



## Fils de la louve : Blaise de Monluc et les femmes de Sienne

Konrad Eisenbichler

Volume 37, Number 2, Spring 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1090712ar>

DOI: <https://doi.org/10.33137/rr.v37i2.21808>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Iter Press

ISSN

0034-429X (print)

2293-7374 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Eisenbichler, K. (2014). Fils de la louve : Blaise de Monluc et les femmes de Sienne. *Renaissance and Reformation / Renaissance et Réforme*, 37(2), 5–18. <https://doi.org/10.33137/rr.v37i2.21808>

Article abstract

In July 1552 the city of Siena rebelled against its Spanish overlords that had either influenced or directed the Republic's government for several years, threw out the Spanish garrison that controlled the city, and open its doors to a French army sent by King Henri II to protect the city and bring it into the French sphere of influence. The man in charge of this army was the French marshal Blaise de Monluc (1500–1577), who arrived shortly after the anti-Spanish insurrection and remained until the end of the siege when the city, exhausted and depleted, finally surrendered to a mercenary army hired by the duke of Florence, Cosimo I de' Medici, on behalf of Emperor Charles V von Habsburg. In his memoirs of his military campaigns, Blaise de Monluc recalls his Siennese years and especially the valour of the women of Siena who contributed in no small way to the defence of their city. This article outlines the events before and during the siege and Monluc's comments about the women of Siena. It then analyses these comments in order to gain a better understanding of what, exactly, the women did for their city and who these women were.

# Fils de la louve : Blaise de Monluc et les femmes de Sienne

KONRAD EISENBICHLER

University of Toronto

*In July 1552 the city of Siena rebelled against its Spanish overlords that had either influenced or directed the Republic's government for several years, threw out the Spanish garrison that controlled the city, and open its doors to a French army sent by King Henri II to protect the city and bring it into the French sphere of influence. The man in charge of this army was the French marshal Blaise de Monluc (1500–1577), who arrived shortly after the anti-Spanish insurrection and remained until the end of the siege when the city, exhausted and depleted, finally surrendered to a mercenary army hired by the duke of Florence, Cosimo I de' Medici, on behalf of Emperor Charles V von Habsburg. In his memoirs of his military campaigns, Blaise de Monluc recalls his Sienese years and especially the valour of the women of Siena who contributed in no small way to the defence of their city. This article outlines the events before and during the siege and Monluc's comments about the women of Siena. It then analyses these comments in order to gain a better understanding of what, exactly, the women did for their city and who these women were.*

*En juillet 1552, la ville de Sienne se rebella contre ses suzerains espagnols qui avaient soit influencé ou dirigé le gouvernement de la république pendant plusieurs années ; elle mit en fuite la garnison espagnole qui contrôlait la ville et ouvrit ses portes à une armée française envoyée par le roi Henri II pour la protéger et l'intégrer dans la sphère d'influence française. L'homme chargé de cette armée était le maréchal français Blaise de Monluc (1500–1577), qui arriva peu de temps après l'insurrection anti-espagnole et resta jusqu'à la fin du siège lorsque la ville, épuisée, finit par se rendre à une armée mercenaire embauchée par le duc de Florence, Côme I<sup>er</sup> de Médicis, au nom de l'empereur Charles V de Habsbourg. Dans les mémoires de ses campagnes militaires, Blaise de Monluc se rappelle de ses années à Sienne et surtout du courage des femmes siennoises qui contribuèrent de manière non négligeable à la défense de leur ville. Cet article donne un aperçu des événements avant et pendant le siège ainsi que des commentaires de Monluc sur les femmes de Sienne. Ensuite, il analyse ces commentaires afin d'acquérir une meilleure compréhension de ce que les femmes ont fait pour leur ville et qui elles étaient.*

Dans l'histoire italienne du seizième siècle, il y a peu d'épisodes qui correspondent à l'héroïsme des citoyens de Sienne pendant le siège qui marqua les dernières années de l'ancienne république. Dans ce récit, la détermination démontrée par Blaise de Monluc (1500/02–1577), le capitaine français chargé de la défense de la ville, et par les femmes de Sienne qui aidèrent à la défense

de leur ville, sont tous deux devenus légendaires. Dans cet article, je propose d'examiner les deux participants et les liens qui les unissent, pour terminer avec quelques observations sur les inversions de classe et de genre évidentes dans les descriptions de l'épisode des « vaillantes femmes de Sienne » que nous avons héritées des historiens contemporains, et en particulier de Blaise de Monluc<sup>1</sup>.

La fin de l'ancienne république de Sienne commence en juillet 1552 lorsque la ville se rebella contre ses suzerains espagnols qui avaient influencé ou dirigé son gouvernement pendant les derniers vingt-cinq ans. En une semaine les siennois expulsèrent la garnison espagnole qui contrôlait la ville et ouvrirent les portes à une armée française envoyée par le roi Henri II pour protéger la vieille république et l'intégrer dans la sphère d'influence française.

La défense de Sienne est un des moments les plus importants, non seulement pour l'histoire politique italienne du seizième siècle, ou pour l'histoire militaire française, mais aussi pour Blaise de Monluc. Selon l'historien Paul Courteault, la défense de Sienne est l'événement qui a marqué la carrière et a établi la réputation historique de Monluc. Il écrit :

C'est d'après son récit de la défense de Sienne que la postérité s'est faite de lui une idée héroïque. [...] Il ne s'agit plus, en effet, ici de la prise, insignifiante en somme, d'une roquette ou d'une escarmouche sans conséquences ; la défense de Sienne est un des épisodes importants de notre histoire militaire sous Henri II ; elle a tiré Monluc de pair, a consacré sa renommée et fixé quelques-uns des traits de sa figure.<sup>2</sup>

Pour sa part, Pierre Michel remarque l'ironie de la situation et souligne que la défense de Sienne est « l'événement capital et le fait d'armes le plus glorieux de la carrière de Monluc [...] Aucune de ses victoires n'est aussi illustre que cet échec ». S'adonnant à l'éloquence et à l'hyperbole, Michel conclut que « L'exemple de Sienne s'ajoute à celui des Thermopyles chez les Grecs. Monluc enfermé dans Sienne sans espoir de secours, malade et refusant de signer la

1. Cet article reprend parfois des réflexions que j'ai déjà développées dans mon livre *The Sword and the Pen : Women, Politics, and Poetry in Sixteenth-Century Siena* (Notre-Dame [IN] : University of Notre-Dame Press, 2012).

2. Paul Courteault, *Un cadet de Gascogne au XVIe siècle : Blaise de Monluc* (Paris : Librairie Alphonse Picard et Fils, 1909), p. 230.

capitulation, est de la lignée de Léonidas »<sup>3</sup>. Bien que malade et sans secours pendant presque l'ensemble des dix mois de sa permanence à Sienne, Monluc sut tenir longtemps tête aux florentins qui, pour le siège, ont dû mobiliser de nombreuses troupes mercenaires. Ses efforts et sa ténacité furent si remarquables que, à la fin du siège, le marquis de Marignan, Gian Giacomo de' Medici (1498–1555), qui avait dirigé le siège, et ses soldats rendirent les honneurs des armes à Monluc et à ses soldats français à leur sortie de la ville. À son retour en France après l'échec de Sienne, Monluc fut accueilli chaleureusement par le roi Henri II qui lui demanda de raconter « par le menu de ce qui s'estoit passé durant le siège, depuis le premier jour que j'entray dens Sienne jusques au dernier »<sup>4</sup>. L'intérêt du roi est évident dans la durée du colloque et dans les questions qu'Henri II posait à Monluc.

Dura si longtemps le parler que les cappitaines qui estoinct venus avec moy, qui estoinct demeurés sur la terrasse, me dirent qu'ils avoinct ouy sonner l'horloge cinq fois. Il [le roi] prit ung grandissime plaisir au retrenchement du pain et de la sorte que j'en avois uzé, et des remonstrances que j'avois fait aux cappitaines et au sénat. Print aussi grand plaisir à la délibération que j'avois prinse de leurs donner la bataille dens la ville, et surtout à l'ordre que j'avois fait, qui m'en souvenoit beaucoup mieux lors qu'austere, car il feust imprimé en Ytalie [...] Volsit aussi Sa Majesté que je misse par escript le retranchement de pain et l'envoya par tous le gouverneurs de son royaume [...] Il prit grand pitié quand il entendist le fait des bouches inutilles ; et sur le fin il me demanda deux choses : la première, ce fust, comme j'avois peu fere d'accorder les quatre partz et nations, ennemis mortelz les ungz des autres [...] il me demanda si monsieur le marechal de Strossy me pouvoit secourir [...]»<sup>5</sup>

Dans sa description de sa rencontre avec Henri II, Monluc cherche clairement à se présenter comme un grand soldat qui donne à son roi des informations importantes tirées de son expérience en Italie, qui bavarde avec lui en privé, et

3. Pierre Michel, *Blaise de Monluc* (Paris : Société d'enseignement supérieur, 1971) p. 44.

4. Blaise de Monluc, *Commentaires et lettres de Blaise de Monluc, Maréchal de France*, éd. Alphonse de Ruble, Librairie de la Société de l'Histoire de France, 5 vols. (Paris : Chez Mme Vve Jules Renouard, 1864–72), vol. 2, p. 133.

5. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 133–36.

qui même fait rire le souverain comme s'ils étaient des camarades : « Sa Majesté se print à rire et me commanda de dire la vérité, et ne luy mentir poinct »<sup>6</sup>. Le bavardage royal est une fiction narrative que le vieux soldat emploie pour se camper dans son nouveau rôle de sage Cincinnatus, mais il y a peut-être de la vérité dans sa description de la rencontre. Joseph Le Gras rapporte que :

Deux jours après, le défenseur de Sienne recevait le collier de Saint-Michel 'qui estoit en ce temps-là chose si digne et recherchée que le plus grand prince de France ne se feust tenu pour comptant s'il ne l'eust eu'. Le roi lui donnait de l'argent, des rentes, le comblait de faveurs, le grisait de promesse. [...] Il est l'homme du jour. Il plastronne. Il montre à ces courtisans comment est tourné un héros. A la reine, à Diane, aux Guise, il fait sa cour. Autour de lui se crée une légende flatteuse. Il parle, il insiste, il lui donne corps. Du siège si calamiteux les ombres disparaissent pour laisser place aux seuls rayons de la gloire. Il vit des heures enchantées.<sup>7</sup>

Cela est toutefois une nouvelle situation pour Monluc. Avant l'épisode siennois, Monluc n'était pas bien connu, ni par le roi ni par les gens. Il avait servi pendant trois ans en Italie sous Charles de Cossé, comte de Brissac, mais sans se distinguer beaucoup. Le 19 septembre 1553, il avait reçu son congé et il était retourné en France, malade et fatigué. Là, il passa six mois chez lui en Gascogne, très admiré par ses amis du lieu et par la population locale qui voyait en lui une figure militaire fringante en raison de son séjour en Italie.

Mais, il n'eut pas le plaisir de profiter de sa nouvelle célébrité locale pour longtemps. Comme il écrit dans ses *Commentaires*, « je ne demeuray guières oysif ou sur le cendres ; on ne m'en donna pas le loysir, comme aussi je n'en avois pas de volonté, m'estant tousjours proposé de parvenir par la voye des armes à toutes les poinctes d'honneur que les hommes peuvent atteindre »<sup>8</sup>. Au début de mars 1554, Henri II le tira de son inaction en Gascogne et l'envoya

6. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 136.

7. Joseph Le Gras, *Blaise de Monluc. Héros malchanceux et grand écrivain. Portraits et documents inédits* (Paris : Albin Michel, 1926), p. 110. La citation intérieure vient de Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 141, où Monluc décrit la décision du roi « de me bailler l'endemain l'Ordre » et de lui donner aussi « trois mille franx de pension payé sur l'espergne et trois mille livres de rante sur son domaine, dont la Comté de Gaure ».

8. Monluc, *Commentaires*, vol. 1, p. 431.

à Sienne. La décision du roi fut prise « malgré l'opposition du connétable de Montmorency, et bien que le duc de Guise (qui [était] favorable [à Monluc]) reconnaisse qu'il est "trop bizarre, fâcheux et colère" »<sup>9</sup>. Cette nouvelle mission ouvre un nouveau chapitre dans la vie de Monluc, peut-être son plus célèbre chapitre, d'où il est devenu non seulement une grande figure militaire, mais le héros qui cherche à sauver l'indépendance de Sienne pendant un siège long et difficile.

Monluc arriva à Sienne le 12 juin 1554, presque deux ans après l'insurrection siennoise du 27 juillet 1552 contre l'Espagne et il y resta jusqu'à la fin du siège (21 avril 1555) lorsque la ville, épuisée, finit par se rendre à l'armée mercenaire du marquis de Marignan, Gian Giacomo de' Medici, embauchée par le duc de Florence, Côme I<sup>er</sup> de Médicis, au nom de l'empereur Charles Quint. Monluc vit les dix mois qu'il passa à Sienne comme son moment stellaire. Dans ses *Commentaires*, qui sont les mémoires et le récit de sa carrière militaire, il consacra tout le livre III à la description de ces dix mois fatidiques. Sa description du siège est le document qui a créé la figure héroïque de Monluc comme de Sienne que nous avons aujourd'hui.

Avant sa capitulation en 1555, Sienne avait été une république libre et riche pendant environ quatre cents ans. Elle avait prospéré comme centre bancaire et commercial sur la plus importante route intérieure entre le nord de l'Italie et Rome, l'ancienne Via Cassia construite au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. Elle était une république prospère en raison aussi de sa Maremma, une région agricole très fertile qui s'étend au sud de Sienne entre les Apennins et la mer Tyrrhénienne. Au XIII<sup>e</sup> siècle, son régime gibelin relativement stable et fort avait même vaincu la république de Florence à la bataille de Montaperti (1260), une bataille dont les Siennois se souviennent encore avec une immense fierté. Avec Montaperti, Sienne atteignit son apogée, à la fois économique et culturelle, et la maintint jusqu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. La Peste Noire du 1348, cependant, fait des ravages, à la fois démographiques et économiques, sur la ville tant et si bien qu'elle ne s'en est jamais remise — sa population à l'intérieur des murs de la ville aujourd'hui n'a pas encore retrouvé le niveau d'avant la Peste Noire, et l'immense cathédrale que la ville avait commencé à bâtir avant la Peste Noire n'a pas, à ce jour, été achevée — en fait, la cathédrale actuelle est simplement le transept de ce qui devait être la nouvelle cathédrale. Après la catastrophe démographique et

9. Michel, *Blaise de Monluc*, p. 44.

économique que fut la Peste Noire, Sienne tomba dans la tourmente politique des rivalités insolubles qui surgirent entre les différentes familles et factions de la ville. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, le riche marchand Pandolfo Petrucci (1452–1512) réussit à prendre le contrôle du gouvernement siennois et gouverna la république officieusement comme son seigneur. Une période de paix et de prospérité s'ensuivit, mais à sa mort en 1512, ses fils furent incapables de maintenir le pouvoir et furent très bientôt exilés. Sienne revint à des conflits fratricides et fut victime de plusieurs crises constitutionnelles et politiques. En 1548, la ville devint un « protectorat » espagnol dirigé par un gouverneur envoyé d'Espagne avec le soutien militaire d'un important contingent de troupes impériales. Le premier (et dernier) gouverneur fut Don Diego de Mendoza (1504–1575), un homme très intelligent qui venait de terminer son mandat comme ambassadeur d'Espagne à la république de Venise et comme représentant espagnol au Concile de Trente. Malgré son excellente éducation et ses liens personnels avec plusieurs nobles siennois, Mendoza n'avait ni le tact ni le discernement nécessaires pour gouverner une ville troublée comme Sienne. De plus, sa détermination obstinée de mettre en œuvre la décision de l'empereur Charles Quint de construire une grande forteresse à la limite nord de la ville avec les fonds collectés auprès de la population locale elle-même fit enrager les Siennois à un tel point qu'ils trouvèrent, finalement, quelque chose pour les unir — un ennemi commun. Le 27 juillet 1552, l'arrivée d'une armée levée par les *fuorusciti* (c'est à dire, par les Siennois expatriés) et une insurrection populaire à l'intérieur de la ville forcèrent les soldats espagnols à abandonner le centre-ville et à se réfugier dans leur forteresse encore inachevée. L'ampleur du soutien populaire pour ce soulèvement est évidente dans les récits des événements des chroniqueurs et historiens du temps. Ils ne parlent pas seulement des manœuvres militaires de l'armée des *fuorusciti*, mais aussi de la participation active de la population siennoise, soulignant que même les femmes de Sienne aidèrent la cause de leur ville : des toits de leurs maisons elles signalèrent, avec de grands draps de lit blancs, aux troupes assemblées par les expatriés siennois qui avançaient dans la campagne vers Sienne. Puis, quand la garnison espagnole commença à se retirer par les rues étroites de la ville vers la citadelle à côté de la Porte Camollia, les femmes bombardèrent les soldats de leurs fenêtres avec des pierres et d'autres objets<sup>10</sup>.

10. Pour une description plus détaillées de tout cet épisode, voir Eisenbichler, *The Sword and the Pen*, p. 177–80. Ce qui suit est pris, en bonne partie, d'ici.

Ce jour-là, les siennois réussirent à disperser, capturer, ou assiéger la garnison espagnole et à prendre le contrôle une fois de plus de leur ville, mais leur indépendance fut de courte durée. Trois jours plus tard, le 30 juillet 1552, un contingent français de 12 000 hommes arriva à Sienne et fut accueilli par les Siennois comme s'il s'agissait d'une armée de libération. Au cours des jours suivants, Louis de Saint-Gelais, seigneur de Lanssac, le représentant du roi Henri II, négocia un accord avec le duc Côme I<sup>er</sup> de Florence pour le sauf-conduit de la garnison espagnole de la forteresse et le retour aux Siennois de la citadelle et de tous les territoires conquis par les Espagnols ou les Florentins. Le 5 août les forces espagnoles quittèrent Sienne sans incident. Le chroniqueur siennois contemporain Alessandro di Girolamo Sozzini (1518–1608) rappelle que, lors du retrait des espagnols, le capitaine espagnol en charge de la garnison, Don Francés de Álava, fut le dernier à quitter la citadelle. Voyant un certain nombre de jeunes hommes siennois « avec qui il avait néanmoins eu une bonne relation à Sienne, il salua et dit : “Vous, vaillant siennois, avez frappé un grand coup fin, mais faites attention à l’avenir, parce que vous avez offensé un trop grand homme” »<sup>11</sup>. Une fois que les espagnols avaient quitté la citadelle, Lanssac remit officiellement la forteresse aux Siennois qui, ignorant l’avertissement de Álava, immédiatement commencèrent à la démolir avec des pioches et des pelles tandis que tout les citoyens s’écriaient de bonheur et chantaient à la gloire de la liberté et de la France. En ville, sur la Loggia degli Ufficiali quelqu’un afficha un sonnet qui faisait l’éloge de l’expulsion des Espagnols et exhortait les Siennois à surmonter leurs divergences<sup>12</sup>.

Pendant que le dernier chapitre de l’histoire de la république indépendante de Sienne commença à se dérouler dans la seconde moitié de 1552 et dans les premiers mois de 1553, trois femmes apparaissent soudainement dans le récit : la Signora Forteguerra, la Signora Fausta Piccolomini, et la Signora Livia Fausta. Blaise de Monluc n’est pas le premier à les mentionner, mais il est celui dont le récit a frappé la corde la plus sensible dans l’imagination des historiens qui l’ont suivi, une corde qui a conduit à la création du mythe des « vaillantes femmes de Sienne ».

11. Alessandro Sozzini, « Diario delle cose avvenute in Siena dal 20 luglio 1550 al 28 giugno 1555 », *Archivio storico italiano* 2 (1842), p. i–xvi, 1–624 (réimpression Siena : Edizioni Periccioli, 1987), p. 88.

12. Le sonnet est transcrit et publié en Sozzini, « Diario delle cose avvenute », p. 453.



Le premier à mentionner les trois femmes et à créer le mythe des héroïques femmes de Sienne est l'historien italien Marco Guazzo (1496?–1556) qui, déjà au début de 1553, avait consacré une demi-page à la fin de sa *Cronica* à « Les femmes vaillantes de Sienne » et à leurs actions pour la défense de la ville. Le passage est long, mais il mérite d'être cité dans son intégralité car il a servi de base pour les références à cet événement qui ont suivi dans l'histoire. Parlant des préparatifs de Sienne en janvier 1553 en prévision d'une attaque de l'armée impériale, Guazzo écrit :

Je serais digne de beaucoup de reproches de la part de ceux qui connaissent ce sujet si je ne faisais pas connaître au monde la valeur de certaines gentilles femmes siennoises dignes de louanges éternelles. Il faut donc savoir que cette année 1553, afin de se préparer à se défendre contre l'armée impériale qui a été assemblée afin de les attaquer, les siennoises partagèrent leur ville en trois parties sous trois chefs qui avaient de l'expérience et de l'autorité, chacune avec son propre drapeau. Le 17 Janvier, le jour de la fête de saint Antoine, trois grandes dames de cette ville sont apparues avec leurs drapeaux et tambours. Une d'elle était la Signora Forteguerra, vêtue de pourpre, avec son drapeau de la même couleur et le slogan « Tant que ce soit la vérité ». Et l'ourlet de sa robe était soulevé de quatre pouces au-dessus du pied et révélait sa jambe. La seconde était la Signora Fausta Piccolomini, toute vêtue de rouge, avec un drapeau rouge divisé en quatre par une croix blanche et avec le slogan qui disait : « Tant que je ne le jette pas ». La troisième était la Signora Livia Fausta, vêtue de blanc, avec un drapeau blanc sur lequel il y avait une palme et la devise : « Tant que je puisse l'avoir ». Ces grandes dames étaient toutes habillées pour la plupart comme des nymphes respectables et avaient avec eux environ trois mille gentilles femmes et femmes d'artisans. C'était une si belle et merveilleuse chose que le cardinal de Ferrare [Hippolyte II d'Este], M. [Paul de La Barthe, seigneur] de Thermes, et tous les hommes qui les ont vues étaient stupéfaits. Les femmes sont allées tout au long de Sienne en criant « France ! France ! » Et chacune d'elles portait une fascine à un fort qui était en train d'être bâti. Elles ont donné un tel exemple que tous les messieurs de la ville ont commencé à faire la même chose et chaque jour certains d'entre eux sont allés avec leurs drapeaux et slogans, tout comme ces honorables, prudentes, sages et vaillantes dames. Et non seulement les

messieurs ont été inspirés de faire cela, mais le 29 dudit mois, qui était un dimanche, les prêtres sont allés avec leur archevêque et, à leur retour de la forteresse, ils se heurtèrent à un groupe de demoiselles qui allaient avec quelques matrones accompagnées par des hommes d'un certain âge, tout en chantant une hymne en l'honneur de la mère toujours glorieuse et toujours Vierge Marie, leur avocate. L'archevêque [Francesco Bandini] et tous les prêtres se sont associés à eux et quand ils sont arrivés sur la place proche du palais de la Seigneurie, où, dans un endroit bien en vue il y avait une très belle image de la Reine du Ciel, ils se sont tous arrêtés. L'archevêque a aligné les filles comme pour la bataille, les faisant passer tour à tour vers cette image et chanter quelques hymnes avec une voix si douce que tous ceux qui l'ont entendu en avaient les larmes aux yeux à cause de la façon dont c'était doux et plein de tendresse. Et quand ce fut fait, toutes les femmes se sont agenouillées devant l'archevêque et le cardinal [Hippolyte II d'Este], qui était aussi là, et, ayant reçu une bénédiction de chacun d'eux, elles se sont levées et, s'inclinant magnifiquement, elles sont retournées dans leurs maisons.<sup>13</sup>

Clairement, Sienne se préparait à une bataille qu'elle savait difficile et peut-être définitive. Tous les citoyens, y compris les femmes et le clergé, furent mobilisés pour l'effort de guerre. La contribution des femmes fut telle que le bastion qu'elles aidèrent à construire juste un peu plus loin sur les murs de la ville de Porta Camollia est connu, à ce jour, comme « le fort des femmes » et porte une plaque sur ses ruines indiquant que : « Da questo fortino / opera di Baldassarre Peruzzi / le eroiche donne senesi / difesero nel glorioso assedio / la patria libertà. / Gli amici dei monumenti / posero / MCMXXVIII » (De ce fort / par Baldassarre Peruzzi / les femmes héroïques de Sienne / pendant le glorieux siège défendirent / la liberté de la patrie. / Les Amis des monuments / placèrent [cette plaque] / 1928). Il n'y a aucune évidence contemporaine qui soutient l'idée que les femmes de Sienne défendirent leur ville à partir de ce fort, ou même d'autres forts ou murs, mais le mythe est né et s'est propagé jusqu'à nos jours.

13. Marco Guazzo, « Donne valorose di Siena », in *Cronica di M. Marco Guazzo. Ne la quale ordinatamente contiensi l'essere de gli huomini illustri antiqui, & moderni, le cose, & i fatti di eterna memoria degni, occorsi dal principio del mondo fino a questi nostri tempi. Prima Editione* (Venetia : Appresso Francesco Bindoni, 1553) fol. 433v. Ma traduction de l'italien.

Le mythe naît également avec la description fournie par Marco Guazzo en 1553 dans sa *Cronica*. Ses deux pages, ajoutées à la fin du livre, sont la principale source pour cet événement. Il faut remarquer, cependant, que son récit se base sur des informations de seconde main, de sorte qu'elles sont à la fois vraies et imaginaires, voire même un peu confuses. Les noms des trois femmes, par exemple, ne peuvent pas être confirmés et il y a donc de très forts doutes sur la fiabilité de cette information. Il est généralement admis que Livia Fausta ne correspond à aucune personne historique de cette époque. Bien qu'il devrait être facile d'identifier Fausta Piccolomini, ce n'est pas le cas — ce nom n'apparaît dans aucune des branches de l'arbre généalogique Piccolomini. La Signora Forteguerra, qui est mentionnée en premier, n'est pas identifiée par son nom de baptême, peut-être parce que tout le monde à l'époque la connaissait ; pour nous elle reste néanmoins un mystère. Traditionnellement, elle a été identifiée avec la poétesse Laudomia Forteguerra, une hypothèse possible, étant donné ce que nous savons au sujet de cette femme versatile et non conventionnelle qui, à cette époque, était mariée au capitaine siennois Petruccio Petrucci<sup>14</sup>.

Après Marco Guazzo, la participation des femmes à la défense de Sienne est reprise et rapportée par deux historiens français, d'abord par Guillaume Paradin (mi-1590), qui l'a tirée directement de Marco Guazzo, et ensuite par Blaise de Monluc, qui l'a tirée directement de Paradin et l'a rendue célèbre<sup>15</sup>.

Le succès du récit de Blaise de Monluc est bien compréhensible, étant donné que Monluc était l'officier en charge de la défense de Sienne et étant donné qu'il a décrit les événements du siège à partir de la connaissance personnelle et directe des faits<sup>16</sup>. Quand il s'agit de l'épisode des « vaillantes femmes de Sienne », cependant, on ne peut pas se fier sur Monluc ; sa connaissance des événements était, comme celle de Marco Guazzo, basée sur des sources de seconde main, Monluc étant arrivé à Sienne en juin 1554, c'est à dire un an et demi après l'événement. Il n'a pas été un témoin oculaire de cet événement, mais il en avait entendu parler par un autre officier français, Paul de la Barthe. Son information, donc, est non seulement dérivée, mais aussi assez éloignée dans le temps de l'événement réel. Comme Monluc lui-même l'admet,

14. Sur Laudomia Forteguerra voir Eisenbichler, *The Sword and the Pen*, p. 101–63.

15. Courteault, *Un cadet de Gascogne*, p. 79–80.

16. Les paragraphes qui suivent sont calquées sur mon *The Sword and the Pen*, p. 158–61.

Monsieur de Termes, qui m'en a souvent fait le compte (car je n'estois encor arrivé), m'a assuré n'avoir jamais veu de sa vie chose si belle que celle-là. Je vis leurs enseignes depuis. Elles avoient fait un chant à l'honneur de la France, lorsqu'elles alloient à leur fortification ; je voudrois avoir donné le meilleur cheval que j'aye et l'avoir pour le mettre icy.<sup>17</sup>

Bien qu'il n'était pas présent aux événements de janvier 1553, Monluc les décrit d'une telle manière et avec un tel enthousiasme qu'il les rend célèbres dans l'histoire de Sienne. Au début de son récit, il déclare : « Il ne sera jamais, dames siennoises, que je n'immortalize vostre nom tant que le livre de Monluc vivra ; car, à la vérité, vous estes dignes d'immortelle louange, si jamais femmes le furent »<sup>18</sup>. Il raconte ensuite ce qu'il avait entendu de Paul de Thermes :

Au commencement de la belle resolution que ce peuple fit de deffendre sa liberté, toutes les dames de la ville de Sienne se despartirent en trois bandes : la première estoit conduite par la signora Forteguerra, qui estoit vestue de violet, et toutes celles qui la suivoient aussi, ayant son accoustrement en façon d'une nymphe, court et montrant le brodequin ; la seconde estoit la signora Picolhuomini, vestue de satin incarnadin, et sa troupe de mesme livrée ; la troisieme estoit la signora Livia Fausta, vestue toute de blanc, comme aussi estoit sa suite, avec son enseigne blanche. Dans leurs enseignes elles avoient de belles devises ; je voudrois avoir donné beaucoup et m'en resouvenir. Ces trois escadrons estoient composez de trois mil dames, gentil-femmes ou bourgeoises ; leurs armes estoient des pics, des palles, des hotes et des facines. Et en cest equipage firent leur monstre et allèrent commencer les fortifications.<sup>19</sup>

Bien que Monluc ait voulu faire l'éloge des femmes de Sienne, ses commentaires et opinions sont toutefois fortement limités par ses propres présupposés culturels. Il n'explique pas exactement, par exemple, ce que les femmes siennoises ont fait pour défendre leur ville et qui leur aurait gagné ses éloges

17. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 56. La chanson n'a pas encore été identifiée, mais elle a été attribuée ou à Laura Civoli ou à Virginia Martini Salvi ; voir Alessandro Lisini, « Le poetesse senesi degli ultimi anni della Repubblica di Siena », *Miscellanea storica senese* 5 (1898), p. 38.

18. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 55.

19. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 55-56.

immortels, sauf de porter des pioches, pelles, paniers, et fagots aux remparts. Il s'est adonné, cependant, à l'éloquence en décrivant les robes de ces femmes et leurs bannières et il a même repris la suggestion de Guazzo qu'avec leur courte tunique, qui laissait exposer leurs chevilles à la vue de tous, les femmes de Sienne semblaient être des nymphes. Le frisson sexuel évident dans le récit de Monluc est présent dans d'autres récits aussi et il conduirait Brantôme dans son livre *Les sept discours touchant les dames galantes* à en parler. Dans le troisième discours dédié à « la beauté de la belle jambe et la vertu qu'elle a », après avoir raconté brièvement l'épisode des femmes de Sienne et après avoir souligné que les femmes avaient exposé aux regards de tous leurs belles jambes et chevilles, Brantôme explique :

Je mets ce conte ailleurs, où je parle des femmes généreuses ; car il touche l'un des plus beaux traits qui fust jamais fait parmy galantes dames.

Pour ce coup, je me contenteray de dire que j'ay ouy raconter à plusieurs gentilshommes et soldats, tant françois qu'estrangers, mesmes à aucuns de la ville, que jamais chose du monde plus belle ne fut veue, à cause qu'elles estoient toutes grandes dames, et principales citadines de ladicté ville, les unes plus belles que les autres, comme l'on sçait qu'en cette ville la beauté n'y manque point parmy les dames, car elle y est très-commune. Mais, s'il faisoit beau voir leurs beaux visages, il faisoit bien autant beau voir et contempler leurs belles jambes et grèves, par leurs gentiles chaussures tant bien tirées et accommodées, comme elles sçavent très-bien faire, et aussi qu'elles s'estoyent fait faire leurs robes fort courtes, à la nimphale, afin de plus légèrement marcher; ce qui tentoit et eschauffoit les plus refroidis et mortifiez ; et ce qui faisoit bien autant de plaisir aux regardans estoit que les visages estoient bien veus tousjours et se pouvoient voir, mais non pas ces belles jambes et grèves; et ne fut sans raison qui inventa cette forme d'habiller à la nimphale : car elle produit beaucoup de bons aspects et belles œillades ; car, si l'accoustrement en est court, il est fendu par les costez, ainsi que nous voyons encore par ces belles antiquitez de Rome, qui en augmente davantage la veue lascive.<sup>20</sup>

20. Pierre de Bourdeille, seigneur de Brantôme, *Œuvres complètes*, Librairie de la Société de l'Histoire de France (Paris : Chez Mme Vve Jules Renouard, 1876), vol. 9, p. 323–23.

Évidemment, pour Brantôme (comme pour Marco Guazzo, Blaise de Monluc, et tous les historiens masculins qui ont mentionné cet épisode dans leurs propres œuvres), les femmes de Sienne étaient de vaillants défenseurs de la liberté de leur ville, mais aussi, et peut-être surtout, des objets sexuels qui attireraient le regard masculin et réveillaient un fantasme érotique. Même si ces femmes sortaient de leurs rôles traditionnels de femmes nobles, épouses chastes, et citoyennes honorables, elles entraient dans un autre rôle créé par les hommes qui parlaient d'elles — celui de nymphes qui marchaient par la ville en robes courtes et sexy. L'ironie tragique de ce récit est que nombreuses de ces nymphes perdirent la vie dans le siège.

La description de Monluc du célèbre épisode des femmes de Sienne qui ont aidé à bâtir un bastion défensif près de la Porte Camollia est immédiatement suivie, dans ses *Commentaires*, par un autre épisode, qu'il n'emprunte à aucun historien ou chroniqueur précédent, mais qu'il tire de sa propre mémoire des événements. C'est l'histoire d'une jeune femme de Sienne issue de la classe ouvrière, qui monte la garde à la place de son frère. Le récit de Monluc est le suivant :

Et puisque je suis sur l'honneur de ces femmes, je veux que ceux qui viendront après nous admirent et le courage et la vertu d'une jeune Siennoise, laquelle, encore qu'elle soit fille de pauvre lieu, mérite toutefois d'être mise au rang le plus honorable. J'avais fait une ordonnance, au temps que je fus créé dictateur, que nul, à peine d'être bien puni, ne faillît d'aller à la garde à son tour. Cette jeune fille, voyant un sien frère à qui le tour venait de faire la garde, ne pouvoir y aller, prend son morion qu'elle met en tête, ses chausses et un collet de buffle, et, avec sa hallebarde sur le col, s'en va au corps de garde en cet équipage, passant, lorsqu'on lut le rôle, sous le nom de son frère, et fit la sentinelle à son tour, sans être reconnue, jusqu'au matin que le jour eut point : elle fut ramenée à sa maison avec honneur : l'après-dîner, le seigneur Cornelio me la montra.<sup>21</sup>

Le récit de Monluc au sujet de la jeune femme de la classe ouvrière est clairement destiné à être un pendant à son récit sur les trois femmes nobles mentionnés ci-dessus. Alors que les trois dames nobles identifiées par leur nom

21. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 56–57.

démontraient publiquement leur vaillance avec beaucoup de spectacle, des drapeaux, des devises, et des robes séduisantes, la jeune fille anonyme de la classe ouvrière démontre son courage et son patriotisme silencieusement, secrètement, habillée comme un homme, et sans attirer l'attention sur elle.

Ensemble, les deux épisodes qui décrivent l'héroïsme des femmes siennoises révèlent que l'ensemble de la population féminine de Sienne, les femmes nobles bien connues autant que les femmes anonymes de la classe ouvrière, s'étaient consacrées avec détermination à la défense de leur ville et avaient travaillé tant en groupe qu'individuellement pour la survie de leur ville. Ce n'est pas surprenant, donc, si plus tard dans ses *Commentaires*, en s'adressant aux responsables de la défense de Rome en 1556 au moment d'une menace d'attaque par le duc d'Albe, Monluc leur dit : « Que si vous ne faites autrement que comme j'ay vue jusques ici, je veux dire que je serai tousjours plus asseuré de deffendre Sienne, n'ayant que les femmes siennoises avec moi pour combatre, que non pas deffendre Rome avec les Romains qui y sont »<sup>22</sup>. Aux yeux de Monluc, les femmes de Sienne étaient plus vaillantes que les hommes de Rome — un renversement des rôles qui en dit beaucoup.

Une autre éloquente inversion des rôles peut être vue dans ce que les femmes siennoises ont fait en défendant leur ville. Les femmes nobles ont mené leurs pairs et d'autres femmes dans la construction d'un bastion, c'est-à-dire qu'elles ont démontré leur leadership à tout le monde, alors qu'elles ont aussi travaillé de leurs mains dans ce qui pourrait être vu comme une activité servile. En comparaison, la jeune fille anonyme de la classe ouvrière a tranquillement choisi de servir en silence et hors de la vue publique, mais elle l'a fait en faisant le soldat et, de cette façon, elle a assumé le rôle et la personne d'un homme, augmentant de manière très significative son état dans la société du XVI<sup>e</sup> siècle. Ces inversions suggèrent que le courage affiché par les femmes de Sienne a fait voler en éclat non seulement les barrières du temps, ou de la classe, mais aussi les barrières du sexe. Aux yeux de Monluc, les vaillantes femmes de Sienne étaient les véritables héritières de la bravoure et du courage des hommes de la Rome antique. Elles étaient les fils (au masculin) de la louve romaine, une idée que Monluc pourrait bien avoir eu lorsqu'il se souvient des emblèmes de Rome et de Sienne : la louve qui allaite les jumeaux.

22. Monluc, *Commentaires*, vol. 2, p. 168–69.